

## **AATF Nassau Chapter: FRENCH POETRY CONTEST**

WE SUGGEST THE FOLLOWING INTERNET SOURCES IN ADDITION TO THIS LIST:

<http://www.lesvoixdelapoesie.com/>

<http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/index.html>

<http://www.printempsdespoetes.com>

***LA TABLE DES POÈMES, PAR NIVEAU :***  
**LEVEL I-A : Grades 6/7 (beginners)**

<b>Carême, Maurice</b>	Le Brouillard	p. 7
<b>Charpentreau, Jacques</b>	L'école; Les larmes du crocodile	p. 7, 8
<b>Cramousse, Suzanne</b>	La maison de l'escargot	p. 8
<b>Delarue-Mardrus, Lucie</b>	Joie du printemps	p. 8
<b>Desbordes-Valmore, Marceline</b>	L'oreiller d'un enfant	p. 9
<b>Desnos, Robert</b>	La Baleine; La Fourmi; Dernier Poème	p. 9
<b>Dogbé, Yves-Emmanuel</b>	Vois-tu dans le ciel	(NEW) p.9
<b>Géraldy, Paul</b>	Dualisme	p. 10
<b>Laurencin, Marie de</b>	Le Calmant	p. 10
<b>Mweya, Élisabeth-Françoise</b>	Tu m'as regardée	p. 10
<b>Moréas, Jean</b>	A la fraîche fontaine	p. 10
<b>Moreau, Jean-Luc</b>	L'Ecureuil	p. 10
<b>Nerval, Gérard de</b>	Les Papillons (EXTRAITS : <i>please refer to the BOOKLET</i> )	p. 11
<b>Norge, Géo</b>	Petite pomme	p. 11
<b>Paulin, Louisa</b>	Nouvelle année	p. 11
<b>Prévert, Jacques:</b>	Le Jardin; Chanson pour les enfants d'hiver	p. 12
<b>Roy, Claude</b>	Le Printemps	p. 12
<b>Tardieu, Jean</b>	Comptine	p. 12
<b>Verlaine, Paul</b>	Chanson d'automne	p. 13

## **LEVEL I-B: Grade 8 or High School French I (following 1-2 yrs intro)**

<b>Apollinaire, Guillaume</b>	Automne	p. 14
<b>de Banville, Théodore</b>	Le Thé	p. 14
<b>Diouara, Bouna Boukary</b>	Le Rocher en feuilles	p. 14
<b>Géraldy, Paul</b>	Bonjour	p. 15
<b>Grandmont, Eloi de</b>	l'Âge des rêves	p. 15
<b>Hébert, Anne</b>	La Nuit	p. 15
<b>Hugo, Victor</b>	Chanson des oiseaux; La Source tombait du rocher	p. 16
<b>Laforgue, Jules</b>	Complainte de la lune en province	(NEW) p.16-17
<b>Laleau, Léon</b>	Trahison	p. 18
<b>Nerval, Gérard de</b>	Dans les bois	p. 18
<b>Prévert, Jacques</b>	Pour Toi mon Amour; Le Cancre	p. 19
<b>Réverdy, Paul</b>	Son de cloche	p. 19
<b>Sauvage, Cécile</b>	Je t'ai écrit au clair de lune	p. 20
<b>Sully-Prudhomme, René-François</b>	Les Berceaux	p. 20
<b>Verlaine, Paul</b>	Soleils couchants; La Lune blanche	p. 20- 21
<b>Yondo, Elalougué Epanya</b>	Dors mon enfant	p. 21

## LEVEL 2: French 2 (Pre-“Regents” year)

<b>Audra, Alette</b>	Unsaid		p. 22
<b>Banville, Théophile de</b>	Conseil		p. 22
<b>Charles d’Orléans</b>	Un <i>RONDEAU</i>		p. 23
<b>Diop, David</b>	Les Heures		p. 23
<b>Eluard, Paul</b>	Bonne Justice		p. 23
<b>Gautier, Théophile</b>	Fumée; Hippopotame; Les Papillons		p. 24
<b>Hugo, Victor</b>	Demain dès l’aube; Nuits de juin		p. 24-25
<b>LaFontaine, Jean de</b>	<b>Fables:</b> La Grenouille qui se veut faire aussi grande que le bœuf ; La Cigale et la Fourmi; Le Corbeau et le renard; Le Lion et le rat; ( <i>Other fables of approximately the same length—see list of higher levels</i> )		p. 25-26
<b>Lanier, Rina</b>	L’Arbre	(NEW)	p.26
<b>Musset, Alfred de</b>	Tristesse; Chanson de Barberine		p. 27
<b>Nerval, Gérard de</b>	Le Relais; Une Allée du Luxembourg		p. 27-8
<b>Philombe, René</b>	L’homme qui te ressemble		p. 28
<b>Prévert, Jacques</b>	Déjeuner du matin		p. 29
<b>Rimbaud, Arthur</b>	Sensation; Marine		p. 29
<b>Samain, Albert</b>	Je rêve de vers doux		p. 29-30
<b>Verlaine, Paul</b>	Il pleure dans mon cœur... ; Ô triste, triste était mon âme; Clair de lune; Le Ciel est par-dessus le toit		p. 30-31

### LEVEL 3: French 3 (“Regents” year)

<b>Apollinaire, Guillaume</b>	Le Pont Mirabeau; C’est Lou qu’on l’a nommé	p. 32-33
<b>Banville, Théodore de</b>	Bien souvent je revois sous mes paupières closes..., Conseil;	p. 33-34
<b>Baudelaire, Charles</b>	L’Albatros; Correspondances; Harmonie du soir L’Invitation au voyage; La Vie Antérieure; La Cloche Fêlée <i>Or your choice of SONNET with appropriate content!</i>	p. 34-37
<b>Beauharnais, Fanny de</b>	Portrait des Français	p. 37
<b>Desbordes-Valmore, Marceline</b>	Dors-tu ?	p. 37
<b>Diop, David</b>	Afrique, mon Afrique	p. 37-38
<b>DuBellay, Joachim</b>	Heureux, qui, comme Ulysse...; France, Mère des arts... (ETC)	p. 38-39
<b>Eluard, Paul</b>	La puissance de l’espoir	p. 39
<b>Hugo, Victor</b>	Rêverie (Oh ! laissez-moi ! c'est l'heure...) Soleil couchant (Le soleil s'est couché...)	p. 39-40
<b>Musset, Alfred de</b>	Sonnet (Se voir le plus possible...)	p. 40
<b>Nerval, Gérard de</b>	Delfica; Vers dorés	p. 41
<b>Prévert, Jacques</b>	Barbara; Familiale; Osiris; Chez la fleuriste; Chanson des escargots qui vont à l’enterrement; Les Feuilles mortes	p. 41-46
<b>Rimbaud, Arthur</b>	Le Dormeur du val; Voyelles; Tête de faune	p. 46-47
<b>Ronsard, Pierre de</b>	Odes & Sonnets (à Cassandre ; « Je vous envoie un bouquet... » etc.)	p. 47
<b>Verlaine, Paul</b>	Mon Rêve familial	p. 48
<b>Vian, Boris</b>	Le Déserteur	p. 48

## LEVEL IV: Advanced (post-“Regents”)

<b>Baudelaire, Charles</b>	Le Cygne; L’Hymne à la Beauté; Le Crépuscule du soir; Spleen (« J’ai plus de souvenirs ... »; « Quand le ciel bas et lourd... »); Paysage ; <i>ETC....</i>	p. 49-53
<b>La Fontaine, Jean de :</b>	<b>FABLES</b> de 40 +/- vers, i.e. : La Laitière au Pot au Lait, Le Lièvre et la Tortue, Le Chêne et le Roseau, l’Homme et son Image, Le Héron, Les Deux Coqs, <i>ETC.</i>	p. 53
<b>L’Hermite, Tristan</b>	« Pour une excellente beauté qui se mirait »	p. 53
<b>LaMartine, Alphonse de</b>	L’automne; L’isolement ( <i>or a slightly longer one, if ambitious</i> )	p. 54-56
<b>Leconte de Lisle, Charles-Marie</b>	Midi	p. 56-57
<b>Maupassant, Guy de</b>	Nuit de neige	p. 57
<b>Nerval, Gérard de</b>	Le Temps	p. 57-58
<b>Prévert, Jacques</b>	Le Désespoir assis sur un banc; Pour faire le portrait d’un oiseau; Quand tu dors	p. 58-61
<b>Rimbaud, Arthur</b>	Ophélie; Roman; Aube	p. 62-63
<b>Rostand, Edmond de</b>	Souvenir vague ou Les Parenthèses	p. 64
<b>Senghor, Léopold Sedar</b>	Chant de printemps III	(NEW) p. 65
<b>Sainte-Beuve, Charles</b>	Le Calme	p. 65-66
<b>Verhaeren, Émile</b>	Les Horloges ; Le Navire	p. 66-67
<b>Verlaine, Paul</b>	Art Poétique	p. 67-68
<b>Villon, François</b>	Ballade des pendus; Ballade des dames du temps jadis; <i>ETC.</i>	p. 68-69
<b><i>Dramatic writing:</i></b> Molière, Racine, Corneille, Voltaire, Rostand, Hugo, Claudel, etc...		
<b><i>Song lyrics:</i></b> Prévert, Goldmann, Forestier, etc....		

## ***LES POÈMES :*** **LEVEL I-A**

### **Le Brouillard**

**Maurice Carême**

Le brouillard a tout mis  
Dans son sac de coton;  
Le brouillard a tout pris  
Autour de ma maison.

Plus de fleurs au jardin,  
Plus d'arbres dans l'allée;  
La serre du voisin  
Semble s'être envolée.

Et je ne sais vraiment  
Où peut s'être posé  
Le moineau que j'entends  
Si tristement crier.

### **L'école**

**Jacques Charpentreau**

Dans notre ville, il y a  
Des tours, des maisons par milliers,  
Du béton, des blocs, des quartiers,  
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat  
Tout bas.

Dans mon quartier, il y a  
Des boulevards, des avenues,  
Des places, des ronds-points, des rues,  
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat  
Tout bas.

Dans notre rue, il y a  
Des autos, des gens qui s'affolent,  
Un grand magasin, une école.  
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat  
Tout bas.

Dans cette école, il y a  
Des oiseaux chantant tout le jour  
Dans les marronniers de la cour.  
Mon cœur, mon cœur, mon cœur qui bat  
Est là.

**Les larmes du crocodile****Jacques CHARPENTREAU**

Si vous passez au bord du Nil  
Où le délicat crocodile  
Croque en pleurant la tendre Odile,  
Emportez un mouchoir de fil.

Essuyez les pleurs du reptile  
Perlant aux pointes de ses cils,  
Et consolez le crocodile :  
C'est un animal très civil.

Sur les bords du Nil en exil,  
Pourquoi ce saurien pleure-t-il ?  
C'est qu'il a les larmes faciles  
Le crocodile qui croque Odile.

**La maison de l'escargot****Suzanne CRAMOUSSE**

Le matin l'escargot gris,  
las de traîner son logis,  
s'en va chercher un maçon  
pour construire une maison.

Il va trouver le pivert,  
l'atelier n'est pas ouvert.

Il frappe chez le lièvre,  
le lièvre a de la fièvre.

Il sonne chez l'écureuil,  
l'écureuil a mal à l'oeil.

Il s'en va chez le serpent,  
le serpent a mal aux dents.

Tant pis ! dit l'escargot gris,  
je garderai mon logis !

**Joie du printemps****Lucie DELARUE-MARDRUS**

Au printemps, on est un peu fou  
Toutes les fenêtres sont claires,  
Les prés sont pleins de primevères,  
On voit des nouveautés partout.  
Oh! regarde, une branche verte!  
Ses feuilles sortent de l'étui!

Une tulipe s'est ouverte...  
Ce soir, il ne fera pas nuit,  
Les oiseaux chantent à tue-tête,  
Et tous les enfants sont contents  
On dirait que c'est une fête...  
Ah! que c'est joli le printemps!

**L'oreiller d'un enfant****Marceline DESBORDES-VALMORE**

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,  
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi!  
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,  
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi!  
Beaucoup, beaucoup d'enfants, pauvres et nus, sans mère,  
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir;  
Ils ont toujours sommeil, ô destinée amère!  
Maman! douce maman! Cela me fait gémir...

**La baleine****Robert DESNOS**

Plaignez, plaignez la baleine  
Qui nage sans perdre haleine  
Et qui nourrit ses petits  
De lait froid sans garantie

Oui mais, petit appétit,  
La baleine fait son nid  
Dans le fond des océans  
Pour ses nourrissons géants

Au milieu des coquillages,  
Elle dort sous les sillages  
Des bateaux, des paquebots  
Qui naviguent sur les flots.

**La fourmi****Robert DESNOS**

Une fourmi de dix-huit mètres  
Avec un chapeau sur la tête,  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas  
Une fourmi traînant un char  
Plein de pingouins et de canards,  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.  
Une fourmi parlant français,  
Parlant latin et javanais,  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.  
Eh ! Pourquoi pas ?

**Dernier poème****Robert DESNOS**

J'ai rêvé tellement fort de toi,  
J'ai tellement marché, tellement parlé,  
Tellement aimé ton ombre,  
Qu'il ne me reste plus rien de toi.

Il me reste d'être l'ombre parmi les ombres  
D'être cent fois plus ombre que l'ombre  
D'être l'ombre qui viendra et reviendra dans ta vie ensoleillée

Vois-tu dans le ciel                      Yves-Emmanuel DOGBÉ

Vois-tu dans le ciel tout bleu, Majolie  
ces étoiles  
ces milliers d'étoiles  
qui dansent et brillent?  
Elles dansent et brillent pour toi  
Elles sont comme les milliers  
et les milliers d'yeux des Anges du Ciel  
qui te regardent  
et qui t'aiment  
Et qui sont heureux  
parce que tu es heureuse  
et belle.

Dualisme

Paul GÉRALDY

Chérie, explique-moi pourquoi  
tu dis : « **mon** piano, **mes** roses »,  
et : « **tes** livres, **ton** chien » ... pourquoi  
je t'entends déclarer parfois:  
« c'est avec **mon** argent à moi  
que je veux acheter ces choses. »  
Ce qui m'appartient t'appartient !  
Pourquoi ces mots qui nous opposent:  
le tien, le mien, le mien, le tien?  
Si tu m'aimais tout à fait bien, tu dirais :  
« **les** livres, **le** chien » et : « **nos** roses ».

Le Calmant

Marie de LAURENCIN

Plus qu'ennuyée  
Triste.  
Plus que triste  
Malheureuse.  
Plus que malheureuse  
Souffrante.  
Plus que souffrante  
Abandonnée.  
Plus qu'abandonnée  
Seule au monde.  
Plus que seule au monde  
Exilée.  
Plus qu'exilée  
Morte.  
Plus que morte  
Oubliée.

Tu m'as regardée

Élisabeth-Françoise MWEYA

Tu m'as regardée  
Et ton regard plein d'amour  
A souri  
Dans le mien

Tu m'as tendu  
Ton bras  
Ton bras droit  
Comblé de promesses

Et ton regard s'est fondu  
Dans mon regard  
Et tes bras m'ont enveloppée  
D'un long pagne d'espoirs.

### **A la fraîche fontaine**

**Jean MOREAS**

A la fraîche fontaine  
S'arrête un cavalier,  
Sous le grand peuplier,  
A la fraîche fontaine,  
S'arrête un cavalier.  
Son noir cheval est blanc  
D'écume et de poussière,  
Il est blanc de la queue  
jusqu'à la crinière.  
A la fraîche fontaine,  
Sous le grand peuplier  
A la fraîche fontaine  
S'arrête un cavalier.

### **L'Écureuil**

**Jean-Luc MOREAU**

Dans le tronc d'un platane  
Se cache une cabane.  
Un petit écureuil  
Est assis sur le seuil.  
Il mange des cerises,  
Tricote une chemise;  
Recrache les noyaux,  
Se tricote un maillot;  
Attaque les noisettes,  
Fait des gants, des chaussettes...  
Qu'importe s'il fait froid !  
Tant pis si vient l'hiver !  
Une maille à l'endroit,  
Une maille à l'envers :  
L'écureuil, fort adroit,  
Se fait des pull-overs.

### **Les Papillons**

**Gérard de NERVAL**

De toutes les belles choses  
Qui vous manquent en hiver,  
Qu'aimez-vous mieux ?

Le papillon, fleur sans tige  
Qui voltige,  
Que l'on cueille en un réseau;

- Moi, les roses;  
- Moi, l'aspect d'un beau pré vert;  
- Moi, la moisson blondissante,  
Chevelure des sillons;  
- Moi, le rossignol qui chante;  
- Et moi, les beaux papillons.

Dans la nature infinie,  
Harmonie  
Entre la plante et l'oiseau.

(EXTRAITS)

### **Petite pomme**

**Géo NORGE**

La petite pomme s'ennuie  
De n'être pas encor cueillie.  
Les grosses pommes sont parties.  
Petite pomme est sans amie.  
Comme il fait froid dans cet automne,  
Les jours sont courts, il va pleuvoir.  
Comme on a peur au verger noir  
Quand on est seule et qu'on est pomme.  
Je n'en peux plus, viens me cueillir,  
Tu viens me cueillir, Isabelle.  
Ah! que c'est triste de vieillir  
Quand on est pomme et qu'on est belle!  
Prends-moi doucement dans ta main  
Laisse-moi me ratatiner  
Bien au chaud sur ta cheminée  
Et tu me mangeras demain.

### **Nouvelle année**

**Louisa PAULIN**

Nouvelle année, année nouvelle,  
Dis-nous, qu'as-tu sous ton bonnet ?  
J'ai quatre demoiselles  
Toutes grandes et belles  
La plus jeune, en dentelles,  
La seconde en épis,  
La cadette est en fruits  
Et la dernière en neige.  
Voyez le beau cortège !  
Nous chantons, nous dansons  
La ronde des saisons.

### **Le Jardin**

**Jacques PRÉVERT**

Des milliers et des milliers d'années  
Ne sauraient suffire  
Pour dire  
La petite seconde d'éternité  
Où tu m'as embrassé  
Où je t'ai embrassée  
Un matin dans la lumière de l'hiver

Au parc Montsouris à Paris  
A Paris  
Sur la terre  
La terre qui est un astre.

### **Chanson pour les enfants d'hiver**

**PRÉVERT**

Dans la nuit de l'hiver  
Galope un grand homme blanc.

C'est un bonhomme de neige  
Avec une pipe en bois  
Un grand bonhomme de neige  
Poursuivi par le froid.  
Il arrive au village  
Voyant de la lumière, le voilà rassuré.  
Dans une petite maison, il entre sans frapper.  
Et pour se réchauffer  
S'assoit sur le poêle rouge  
Et d'un coup disparaît.  
Ne laissant que sa pipe  
au milieu d'une flaque d'eau  
Ne laissant que sa pipe  
et puis son vieux chapeau.

### **Le Printemps**

**Claude ROY**

Après tout ce blanc vient le vert,  
Le printemps vient après l'hiver.  
Après le grand froid le soleil,  
Après la neige vient le nid ,  
Après le noir vient le réveil,  
L' histoire n'est jamais finie.  
Après tout ce blanc vient le vert,  
Le printemps vient après l'hiver,  
Et après la pluie le beau temps.

### **Comptine**

**Jean TARDIEU**

J'avais une vache  
elle est au salon

J'avais une rose  
elle est en chemise  
et en pantalon

J'avais un cheval  
il cuit dans la soupe  
dans le court-bouillon

J'avais une lampe  
le ciel me l'a prise  
pour les nuits sans lune

J'avais un soleil  
il n'a plus de feu  
je n'y vois plus goutte  
je cherche ma route  
comme un malheureux.

### **Chanson d'automne**

**Paul VERLAINE**

Les sanglots longs  
Des violons

De l'automne  
Blessent mon coeur  
D'une langueur  
Monotone.  
Tout suffocant  
Et blême, quand  
Sonne l'heure,  
Je me souviens  
Des jours anciens  
Et je pleure,  
Et je m'en vais  
Au vent mauvais  
Qui m'emporte  
Deçà, delà  
Pareil à la  
Feuille morte.

**Vois-tu dans le ciel**                      Yves-Emmanuel DOGBÉ

Vois-tu dans le ciel tout bleu, Majolie  
ces étoiles  
ces milliers d'étoiles  
qui dansent et brillent?  
Elles dansent et brillent pour toi  
Elles sont comme les milliers  
et les milliers d'yeux des Anges du Ciel  
qui te regardent  
et qui t'aiment  
Et qui sont heureux  
parce que tu es heureuse  
et belle.

## LEVEL I-B :

### Automne

Guillaume APPOLINAIRE

Dans le brouillard s'en vont un paysan cagneux  
Et son bœuf lentement dans le brouillard d'automne  
Qui cache les hameaux pauvres et vergogneux

Et s'en allant là-bas le paysan chantonne  
Une chanson d'amour et d'infidélité  
Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise

Oh ! l'automne l'automne a fait mourir l'été  
Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises

### Le Thé

Théodore de BANVILLE

Miss Ellen, versez-moi le Thé  
Dans la belle tasse chinoise,  
Où des poissons d'or cherchent noise  
Au monstre rose épouvanté.

J'aime la folle cruauté  
Des chimères qu'on apprivoise:  
Miss Ellen, versez-moi le Thé  
Dans la belle tasse chinoise.

Là sous un ciel rouge irrité,  
Une dame fière et sournoise  
Montre en ses longs yeux de turquoise  
L'extase et la naïveté:  
Miss Ellen, versez-moi le Thé.

### Le Rocher en feuilles

Bouna Boukary DIOURA

Vois ! Un jour l'on nous a dit  
D'arroser un rocher  
Jusqu'à ce qu'il verdisse  
Car le rocher est dur  
Un rocher est éternel  
Les paresseux se sont retranchés  
Disant à tout moment « c'est folie »  
Nous on a commencé le même jour,  
Et durant cinq ans ce fut une corvée  
Et quand le rocher fut couvert de mousse  
Il était minuit, minuit de septembre  
Et nous l'avons baptisé Mali.

## **Bonjour**

**GÉRALDY**

Comme un diable au fond de sa boîte,  
le bourgeon s'est tenu caché...  
mais dans sa prison trop étroite  
il baille et voudrait respirer.  
Il entend des chants, des bruits d'ailes,  
il a soif de grand jour et d'air...  
il voudrait savoir les nouvelles,  
il fait craquer son corset vert.  
Puis, d'un geste brusque, il déchire  
son habit étroit et trop court  
"enfin, se dit-il, je respire,  
je vis, je suis libre... bonjour !"

## **L'âge des rêves ?**

**Eloi de Grandmont**

Quand viendrez-vous dormir  
Sous le ciel vert des arbres ?  
Quand pourrons-nous ensemble  
Abandonner la terre ?

J'ai gardé pour vous seule  
Des jardins de silence  
Où vous danserez, folle,  
Les pieds chaussés d'étoiles.

Parfum de terre humide  
Et parfum de rosée,  
Eclat des fleurs, c'est vous  
Qui ouvrirez les yeux.

Ô bonheur anonyme.

## **La Nuit**

**Anne HÉBERT**

La nuit  
Le silence de la nuit  
M'entoure  
Comme de grands courants sous-marins.

Je repose au fond de l'eau muette et glauque.  
J'entends mon cœur  
Qui s'illumine et s'éteint  
Comme un phare.

Rythme sourd  
Code secret  
Je ne déchiffre aucun mystère.  
À chaque éclat de lumière

Je ferme les yeux  
Pour la continuité de la nuit  
La perpétuité du silence  
Où je sombre.

**Chanson des oiseaux****Victor HUGO**

Avril ouvre à deux battants  
Le printemps;  
L'été le suit, et déploie  
Sur la terre un beau tapis  
Fait d'épis,  
D'herbes, de fleurs, et de joie.  
Buvons, mangeons; becquetons  
Les festons  
De la ronce et de la vigne;  
Le banquet dans la forêt  
Est tout prêt;  
Chaque branche nous fait signe.  
Les pivovines sont en feu

Le ciel bleu  
Allume cent fleurs écloses;  
Le printemps est pour nos yeux  
Tout joyeux  
Une fournaise de roses.

**La source tombait du rocher****Victor HUGO** La source tombait

du rocher  
Goutte à goutte à la mer affreuse.  
L'océan, fatal au nocher,  
Lui dit : - Que me veux-tu, pleureuse ?

Je suis la tempête et l'effroi ;  
Je finis où le ciel commence.  
Est-ce que j'ai besoin de toi,  
Petite, moi qui suis l'immense ? -

La source dit au gouffre amer :  
- je te donne, sans bruit ni gloire,  
Ce qui te manque, ô vaste mer !  
Une goutte d'eau qu'on peut boire.

**Trahison****Léon LALEAU**

Ce cœur obsédant, qui ne correspond  
Pas avec mon langage et mes coutumes,  
Et sur lequel mordent, comme un crampon,  
Des sentiments d'emprunt et des coutumes  
D'Europe, sentez-vous cette souffrance  
Et ce désespoir à nul autre égal  
D'apprivoiser, avec des mots de France,  
Ce cœur qui m'est venu du Sénégal ?

**Complainte de la lune en province****Jules LAFORGUE**

Ah ! la belle pleine Lune,  
Grosse comme une fortune !

La retraite sonne au loin,  
Un passant, monsieur l'adjoint ;

Un clavecin joue en face,  
Un chat traverse la place :  
La province qui s'endort !

Plaquant un dernier accord,

Le piano clôt sa fenêtre.  
Quelle heure peut-il bien-être ?

Calme Lune, quel exil !  
Faut-il dire : ainsi soit-il ?

Lune, ô dilettante Lune  
À tous les climats commune,

Tu vis hier le Missouri,  
Et les remparts de Paris,

Les fiords bleus de la Norvège,  
Les pôles, les mers, que sais-je ?

Lune heureuse ! ainsi tu vois,  
A cette heure, le convoi

De son voyage de noce !  
Ils sont partis pour Écosse.

Quel panneau, si, cet hiver,  
Elle eût pris au mot mes vers !

Lune, vagabonde Lune, ?  
Faisons cause et moeurs communes ?

Ô riches nuits ! je me meurs,  
La province dans le cœur !

Et la lune a, bonne vieille,  
Du coton dans les oreilles.

### **Dans les bois**

Au printemps l'Oiseau naît et chante  
N'avez-vous pas ouï sa voix ?  
Elle est pure, simple et touchante  
La voix de l'Oiseau - dans les bois!

L'été, l'Oiseau cherche l'Oiselle;  
Il aime - et n'aime qu'une fois!  
Qu'il est doux, paisible et fidèle,  
Le nid de l'Oiseau - dans les bois!

### **Gérard de NERVAL**

Puis, quand vient [la saison]<sup>1</sup> brumeuse  
Il se tait .... avant les temps froids.  
Hélas! qu'elle doit être heureuse  
La mort de l'Oiseau - dans les bois

### **Pour toi mon amour**

### **Jacques Prévert**

Je suis allé au marché aux oiseaux  
Et j'ai acheté des oiseaux  
Pour toi  
Mon amour  
Je suis allé au marché aux fleurs  
Et j'ai acheté des fleurs  
Pour toi  
Mon amour  
Je suis allé au marché à la ferraille  
Et j'ai acheté des chaînes  
De lourdes chaînes  
Pour toi  
Mon amour  
Et je suis allé au marché aux esclaves  
Et je t'ai cherchée  
Mais je ne t'ai pas trouvée  
Mon amour

---

**Le cancre****Jacques Prévert**

Il dit non avec la tête  
Mais il dit oui avec le coeur  
Il dit oui à ce qu'il aime  
Il dit non au professeur  
Il est debout  
On le questionne  
Et tous les problèmes sont posés  
Soudain le fou rire le prend  
Et il efface tout  
Les chiffres et les mots  
Les dates et les noms  
Les phrases et les pièges  
Et malgré les menaces du maître  
Sous les huées des enfants prodiges  
Avec des craies de toutes les couleurs  
Sur le tableau noir du malheur  
Il dessine le visage du bonheur.

---

**Son de cloche****Pierre RÉVERDY**

Tout s'est éteint  
Le vent passe en chantant  
Et les arbres frissonnent  
Les animaux sont morts  
Il n'y a plus personne  
Regarde  
Les étoiles ont cessé de briller  
La terre ne tourne plus  
Une tête s'est inclinée  
Les cheveux balayant la nuit  
Le dernier clochet resté debout  
Sonne minuit

**Je t'ai écrit au clair de lune****Cecile SAUVAGE** Je t'ai

écrit au clair de lune  
Sur la petite table ovale,  
D'une écriture toute pâle,  
Mots tremblés, à peine irisés  
Et qui dessinent des baisers.  
Car je veux pour toi des baisers  
Muets comme l'ombre et légers  
Et qu'il y ait le clair de lune  
Et le bruit des branches penchées  
Sur cette page détachée.

**Les Berceaux****René-François SULLY-PRUDHOMME**

Le long du Quai, les grands vaisseaux,  
Que la houle incline en silence,  
Ne prennent pas garde aux berceaux,  
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux,  
Car il faut que les femmes pleurent,  
Et que les hommes curieux  
Tentent les horizons qui leurrent!

Et ce jour-là les grands vaisseaux,  
Fuyant le port qui diminue,  
Sentent leur masse retenue  
Par l'âme des lointains berceaux .

**Soleils couchants****Paul VERLAINE**

Une aube affaiblie  
Verse par les champs  
La mélancolie  
Des soleils couchants. La mélancolie  
Berce de doux chants  
Mon cœur qui s'oublie  
Aux soleils couchants. Et d'étranges rêves,  
Comme des soleils  
Couchants sur les grèves,  
Fantômes vermeils,  
Défilent sans trêves,  
Défilent, pareils  
A des grands soleils  
Couchants sur les grèves

**La lune blanche****VERLAINE**

La lune blanche  
luit dans les bois.  
De chaque branche  
part une voix  
sous la ramée.  
O bien aimé[e]....

L'étang reflète,  
profond miroir,  
la silhouette  
du saule noir  
où le vent pleure.  
Rêvons, c'est l'heure.

Un vaste et tendre  
apaisement  
semble descendre  
du firmament  
que l'astre irise.  
C'est l'heure exquise!

**Dors mon enfant**

Dors mon enfant dors  
Quand tu dors  
Tu es beau  
Comme un oranger fleuri.  
Dors mon enfant dors  
Dors comme  
La mer haute  
Caressée par les clapotis  
De la brise  
Qui vient mourir en woua-woua

**Elalongué Epanya YONDO**

Dors mon enfant dors  
Dors mon beau bébé noir  
Comme la promesse  
D'une nuit de lune  
Au regard de l'Aube  
Qui naît sur ton sommeil.  
Dors mon enfant dors  
Tu es si beau  
Quand tu dors  
Mon beau bébé noir, dors  
Au pied de la plage sablonneuse.

## LEVEL 2 :

### Unsaid

Aliette AUDRA

Les mots qu'on ne peut jamais dire  
Se promènent dans l'air du temps  
Ils ont chaud, ils ont froid ou pire  
Ils ont peur d'un nouveau printemps.

Les mots qu'il faudra toujours taire  
S'ils devenaient des grains de blé  
On s'agenouillerait par terre,  
Pour bénir les sillons comblés.

O tenez-vous bien à distance  
Des mots qui seraient éclatants  
Si vous leur donniez la licence  
De tout brûler en existant.

Les mots qui resteront silence  
Contenaient les plus beaux instants.

### Conseil

Théophile de BANVILLE

Eh bien ! Mêle ta vie à la verte forêt !  
Escalade la roche aux nobles altitudes.  
Respire, et libre enfin des vieilles servitudes,  
Fuis les regrets amers que ton cœur savourait.

Dès l'heure éblouissante où le matin paraît,  
Marche au hasard ; gravis les sentiers les plus rudes.  
Va devant toi, baisé par l'air des solitudes,  
Comme une biche en pleurs qu'on effaroucherait.

Cueille la fleur agreste au bord du précipice.  
Regarde l'ancre affreux que le lierre tapisse  
Et le vol des oiseaux dans les chênes touffus.

Marche et prête l'oreille en tes sauvages courses ;  
Car tout le bois frémit, plein de rythmes confus,  
Et la Muse aux beaux yeux chante dans l'eau des sources.

### **Rondeau de printemps**

**CHARLES D'ORLÉANS**

---

Le temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluie,  
Et s'est vêtu de broderie,  
De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau  
Qu'en son jargon ne chante ou crie :  
Le temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau  
Portent en livrée jolie  
Gouttes d'argent, d'orfèvrerie;  
Chacun s'habille de nouveau:  
Le temps a laissé son manteau.

**Other CHARLES D'ORLÉANS poem  
of comparable length/difficulty**

### **Les heures**

**David DIOP**

---

Il y a des heures pour rêver  
Dans l'apaisement des nuits au creux du silence  
Il y a des heures pour douter  
Et le lourde voile des mots se déchire en sanglots  
Il y a des heures pour souffrir  
Le long des chemins de guerre dans le regard des mères  
Il y a des heures pour aimer  
Dans les cases de lumière où chante la chair unique  
Il y a ce qui colore les jours à venir  
Comme le soleil colore la chair des plantes  
Et dans le délire des heures  
Dans l'impatience des heures  
Le germe toujours plus fécond  
Des heures d'où naîtra l'équilibre.

### **Bonne justice**

**Paul ELUARD**

---

C'est la chaude loi des hommes  
Du raisin ils font du vin  
Du charbon ils font du feu  
Des baisers ils font des hommes

Une loi vieille et nouvelle  
Qui va se perfectionnant  
Du fond du cœur de l'enfant  
Jusqu'à la raison suprême.

C'est la dure loi des hommes  
Se garder intact malgré  
Les guerres et la misère  
Malgré les dangers de mort

C'est la douce loi des hommes  
De changer l'eau en lumière  
Le rêve en réalité  
Et les ennemis en frères

## **FUMÉE**

**Théophile GAUTIER**

Là-bas, sous les arbres s'abrite  
Une chaumière au dos bossu ;  
Le toit penche, le mur s'effrite,  
Le seuil de la porte est moussu.

Un tire-bouchon de fumée,  
Tournant son mince filet bleu,  
De l'âme en ce bouge enfermée  
Porte des nouvelles à Dieu.

La fenêtre, un volet la bouche ;  
Mais du taudis, comme au temps froid  
La tiède haleine d'une bouche,  
La respiration se voit.

## **L'HIPPOPOTAME**

**Théophile GAUTIER**

L'hippopotame au large ventre  
Habite aux jungles de Java  
Où grondent, au fond de chaque ancre,  
Plus de monstres qu'on n'en rêva.  
Le boa se déroule et siffle,  
Le tigre fait son hurlement,  
Le buffle en colère renifle;  
Lui, dort ou paît tranquillement.

Il ne craint ne kriss ni sagaies,  
Il regarde l'homme sans fuir,  
Il rit des balles des cipayes  
Qui rebondissent sur son cuir.  
Je suis comme l'hippopotame;  
De ma conviction couvert,  
Fort armure que rien n'entame,  
Je vais sans peur par le désert.

## **LES PAPILLONS**

**Théophile GAUTIER**

Les papillons couleur de neige  
Volent par essaims sur la mer;  
Beaux papillons blancs, quand pourrai-je  
Prendre le bleu chemin de l'air.

Savez-vous, ô belle des belles,  
Ma bayadère aux yeux de jais,  
S'ils me voulaient prêter leurs ailes,  
Dites, savez-vous, où j'irais?

Sans prendre un seul baiser aux roses,  
À travers vallons et forêts,  
J'irais à vos lèvres mi-closes,  
Fleur de mon âme, et j'y mourrais.

## **DEMAIN, DÈS L'AUBE**

**Victor HUGO**

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

L'été, lorsque le jour a fui, de fleurs couverte  
La plaine verse au loin un parfum enivrant ;  
On ne dort qu'à demi d'un sommeil transparent.  
Les yeux fermés, l'oreille aux rumeurs entrouverte,

Les astres sont plus purs, l'ombre paraît meilleure ;  
Un vague demi-jour teint le dôme éternel ;  
Semble toute la nuit errer au bas du ciel.  
Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,

**La Grenouille qui se veut faire aussi grande que le bœuf      LES FABLES DE LA FONTAINE**

Une grenouille vit un boeuf  
Qui lui sembla de belle taille.  
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un oeuf,  
Envieuse, s'étend, et s'enfle et se travaille,  
Pour égaler l'animal en grosseur,  
Disant: "Regardez bien, ma soeur;  
Est-ce assez? dites-moi: n'y suis-je point encore?  
Nenni-- M'y voici donc? -Point du tout. M'y voilà?  
-Vous n'en approchez point."La chétive pécore s'enfla si bien qu'elle creva.  
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.  
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ,  
Tout prince a des ambassadeurs,  
Tout marquis veut avoir des pages

**La Cigale et la fourmi**

La cigale , ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue.  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau  
Elle alla crier famine  
Chez la fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle  
«Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'ôût, foi d'animal,  
Intérêt et principal. »  
La fourmi n'est pas prêteuse ;  
C'est là son moindre défaut.  
«Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaie.  
- Vous chantiez ? j'en suis fort aise.  
Eh bien : dansez maintenant.»

### **Le Corbeau et le renard...**

Maître corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître renard par l'odeur alléché  
Lui tint à peu près ce langage :  
«Et bonjour, Monsieur du Corbeau..  
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois»  
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec laisse tomber sa proie.  
Le renard s'en saisit et dit: « Mon bon Monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:  
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute."  
Le corbeau honteux et confus  
Jura mais un peu tard , qu'on ne l'y prendrait plus.

### **Le lion et le rat**

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :  
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.  
De cette vérité deux fables feront foi,  
Tant la chose en preuve abonde.

Entre les pattes d'un lion,  
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.  
Le roi des animaux, en cette occasion,  
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.  
Ce bienfait ne fut pas perdu.  
Quelqu'un aurait-il jamais cru  
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?

Cependant il advint qu'au sortir des forêts  
Ce lion fut pris dans des rets,  
Dont ses rugissement ne purent le défaire.

Sire rat accourut, et fit tant par ses dents  
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.  
Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage.

### **L'ARBRE**

**Rina LASNIER**

J'avais un grand arbre vert  
Où nichait mon enfance ailée,  
Un arbre grand troué de lumière  
Qui remplissait le haut de mon âme

J'avais de douces branches vertes  
Où chantait mon enfance triste,  
Des branches vertes et sonores  
Qui répétaient les chagrins de mon âme

J'avais mille feuilles vertes  
Où palpait l'élan de mon enfance,  
Des feuilles lisses et captives

Comme les oiseaux de nom âme.

J'avais un grand arbre vert  
Où se dénouait la fleur de mon enfance,  
Pour quel printemps, pour quelle abeille ?  
Pour quelle joie, pour quelle souffrance ?

***Tristesse***

J'ai perdu ma force et ma vie,  
Et mes amis et ma gaieté;  
J'ai perdu jusqu'à la fierté  
Qui faisait croire à mon génie.

***Alfred de MUSSET***

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde  
Le seul bien qui me reste au monde  
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Quand j'ai connu la Vérité,  
J'ai cru que c'était une amie ;  
Quand je l'ai comprise et sentie,  
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,  
Et ceux qui se sont passés d'elle  
Ici-bas ont tout ignoré.

***Chanson de Barberine***

***MUSSET***

Beau chevalier qui partez pour la guerre,  
    Qu'allez-vous faire  
    Si loin d'ici ?  
Voyez-vous pas que la nuit est profonde,  
    Et que le monde  
    N'est que souci ?

Vous qui croyez qu'une amour délaissée  
    De la pensée  
    S'enfuit ainsi,  
Hélas ! hélas ! chercheurs de renommée,  
    Votre fumée  
    S'envole aussi.

Beau chevalier qui partez pour la guerre,  
    Qu'allez-vous faire  
    Si loin de nous ?  
J'en vais pleurer, moi qui me laissais dire  
    Que mon sourire  
    Était si doux.

***Le Relais***

***Gérard de NERVAL***

En voyage, on s'arrête, on descend de voiture ;  
Puis entre deux maisons on passe à l'aventure,  
Des chevaux, de la route et des fouets étourdi,  
L'oeil fatigué de voir et le corps engourdi.

Et voici tout à coup, silencieuse et verte,  
Une vallée humide et de lilas couverte,  
Un ruisseau qui murmure entre les peupliers, -  
Et la route et le bruit sont bien vite oubliés !

On se couche dans l'herbe et l'on s'écoute vivre,  
De l'odeur du foin vert à loisir on s'enivre,  
Et sans penser à rien on regarde les cieus...  
Hélas ! une voix crie : "En voiture, messieurs !"

### **Une Allée du Luxembourg**

**NERVAL**

Elle a passé, la jeune fille  
Vive et preste comme un oiseau:  
À la main une fleur qui brille,  
À la bouche un refrain nouveau.

Mais non, - ma jeunesse est finie...  
Adieu, doux rayon qui m'as lui,  
Parfum, jeune fille, harmonie-...  
Le bonheur passait, - il a fui!

C'est peut-être la seule au monde  
Dont le coeur au mien répondrait,  
Qui venant dans ma nuit profonde  
D'un seul regard l'éclairerait!

### **L'Homme qui te ressemble**

**René PHILOMBE**

J'ai frappé à ta porte  
J'ai frappé à ton cœur  
Pour avoir un bon lit  
Pour avoir un bon feu  
Pourquoi me repousser?  
Ouvre-moi mon frère !

Ouvre-moi ta porte  
Ouvre-moi ton cœur  
Car je suis un homme  
L'homme de tous les temps  
L'homme de tous les cieus  
L'homme qui te ressemble !...

Pourquoi me demander  
Si je suis d'Afrique  
Si je suis d'Amérique  
Si je suis d'Asie  
Si je suis d'Europe ?  
Ouvre moi mon frère !.. .

Pourquoi me demander  
La longueur de mon nez  
L'épaisseur de ma bouche  
La couleur de ma peau  
Et le nom de mes dieux,  
Ouvre-moi mon frère !...

Je ne suis pas un noir  
Je ne suis pas un rouge  
Je ne suis pas un jaune  
Je ne suis pas un blanc  
Mais je ne suis qu'un homme  
Ouvre-moi mon frère !...

## **Déjeuner du Matin**

**Jacques PRÉVERT**

Il a mis le café  
Dans la tasse  
Il a mis le lait  
Dans la tasse de café  
Il a mis le sucre  
Dans le café au lait  
Avec la petite cuiller  
Il a tourné  
Il a bu le café au lait  
Et il a reposé la tasse  
Sans me parler  
Il a allumé  
Une cigarette  
Il a fait des ronds  
Avec la fumée  
Il a mis les cendres  
Dans le cendrier  
Sans me parler

Sans me regarder  
Il s'est levé  
Il a mis  
Son chapeau sur sa tête  
Il a mis  
Son manteau de pluie  
Parce qu'il pleuvait  
Et il est parti  
Sous la pluie  
Sans une parole  
Sans me regarder  
Et moi j'ai pris  
Ma tête dans ma main  
Et j'ai pleuré.

## **Sensation**

**Arthur RIMBAUD**

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :  
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :  
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,  
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,  
Par la Nature, - heureux comme avec une femme.

## **Marine**

**Arthur RIMBAUD**

Les chars d'argent et de cuivre -  
Les proues d'acier et d'argent -  
Battent l'écume, -  
Soulèvent les souches des ronces.  
Les courants de la lande,  
Et les ornières immenses du reflux,  
Filent circulairement vers l'est,  
Vers les piliers de la forêt, -  
Vers les fûts de la jetée,  
Dont l'angle est heurté par des tourbillons de lumière.

## **Je rêve de vers doux**

**Albert SAMAIN**

Je rêve de vers doux et d'intimes rames,  
De vers à frôler l'âme ainsi que des plumages,

De vers blonds où le sens fluide se délie  
Comme sous l'eau la chevelure d'Ophélie,

De vers silencieux, et sans rythme et sans trame  
Où la rime sans bruit glisse comme une rame,

De vers d'une ancienne étoffe, exténuée,  
Impalpable comme le son et la nuée,

De vers de soir d'automne ensorcelant les heures  
Au rite féminin des syllabes mineures.

De vers de soirs d'amour énervés de verveine,  
Où l'âme sente, exquise, une caresse à peine...

Je rêve de vers doux mourant comme des roses.

**Il pleure dans mon cœur...**

**Paul VERLAINE**

Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville;  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits !  
Pour un cœur qui s'ennuie,  
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison  
Dans ce cœur qui s'écoeure.  
Quoi ! nulle trahison ?...  
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi  
Sans amour et sans haine  
Mon cœur a tant de peine !

**Ô triste, triste était mon âme**

**VERLAINE**

Ô triste, triste était mon âme  
A cause, à cause d'une femme.  
Je ne me suis pas consolé  
Bien que mon cœur s'en soit allé,  
Bien que mon cœur, bien que mon âme  
Eussent fui loin de cette femme.  
Je ne me suis pas consolé  
Bien que mon cœur s'en soit allé.  
Et mon cœur, mon cœur trop sensible  
Dit à mon âme : Est-il possible,  
Est-il possible, - le fût-il -

Ce fier exil, ce triste exil ?  
Mon âme dit à mon coeur: Sais-je  
Moi-même que nous veut ce piège  
D'être présents bien qu'exilés,  
Encore que loin en allés ?

### **Clair de lune**

**Verlaine**

Votre âme est un paysage choisi  
Que vont charmant masques et bergamasques  
Jouant du luth et dansant et quasi  
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur  
L'amour vainqueur et la vie opportune  
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur  
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,  
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres  
Et sangloter d'extase les jets d'eau,  
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres

### **Le Ciel est par-dessus le toit**

**Verlaine**

Le ciel est, par-dessus le toit,  
    Si bleu, si calme !  
Un arbre, par-dessus le toit,  
    Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,  
    Doucement tinte.  
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit  
    Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,  
    Simple et tranquille.  
Cette paisible rumeur-là  
    Vient de la ville.

--Qu'as-tu fait, ô toi que voilà  
    Pleurant sans cesse,  
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,  
    De ta jeunesse ?

## LEVEL 3

**Le Pont Mirabeau**

**Guillaume Apollinaire**

---

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souviene  
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines  
Ni temps passé  
Ni les amours reviennent  
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

**C'est Lou qu'on la nommait****APOLLINAIRE**

Il est des loups de toute sorte  
Je connais le plus inhumain  
Mon cœur que le diable l'emporte  
Et qu'il le dépose à sa porte  
N'est plus qu'un jouet dans sa main

J'en ai pris mon parti Rouveyre  
Et monté sur mon grand cheval  
Je vais bientôt partir en guerre  
Sans pitié chaste et l'œil sévère  
Comme ces guerriers qu'Épinal

Les loups jadis étaient fidèles  
Comme sont les petits toutous  
Et les soldats amants des belles  
Galamment en souvenir d'elles  
Ainsi que les loups étaient doux

Vendait images populaires  
Que Georgin gravait dans le bois  
Où sont-ils ces beaux militaires  
Soldats passés Où sont les guerres  
Où sont les guerres d'autrefois

Mais aujourd'hui les temps sont pires  
Les loups sont tigres devenus  
Et les Soldats et les Empires  
Les Césars devenus Vampires  
Sont aussi cruels que Vénus

**Bien souvent je revois sous mes paupières closes****Théophile de BANVILLE**

Bien souvent je revois sous mes paupières closes,  
La nuit, mon vieux Moulins bâti de briques roses,  
Les cours tout embaumés par la fleur du tilleul,  
Ce vieux pont de granit bâti par mon aïeul,  
Nos fontaines, les champs, les bois, les chères tombes,  
Le ciel de mon enfance où volent des colombes,  
Les larges tapis d'herbe où l'on m'a promené  
Tout petit, la riante où je suis né  
Et les chemins touffus, creusés comme des gorges,  
Qui mènent si gaiement vers ma belle Font-Georges  
A qui mes souvenirs les plus doux sont liés.  
Et son sorbier, son haut salon de peupliers,  
Sa source au flot si froid par la mousse embellie  
Où je m'en allais boire avec ma soeur Zélie,  
Je les revois; je vois les bons vieux vigneron  
Et les abeilles d'or qui volaient sur nos fronts,  
Le verger plein d'oiseaux, de chansons, de murmures,  
Les pêchers de la vigne avec leurs pêches mûres,  
Et j'entends près de nous monter sur le coteau  
Les joyeux aboiements de mon chien Calisto !

**Conseil****de BANVILLE**

Eh bien ! mêle ta vie à la verte forêt !  
Escalade la roche aux nobles altitudes.  
Respire, et libre enfin des vieilles servitudes,  
Fuis les regrets amers que ton cœur savourait.

Dès l'heure éblouissante où le matin paraît,  
Marche au hasard ; gravis les sentiers les plus rudes.  
Va devant toi, baisé par l'air des solitudes,  
Comme une biche en pleurs qu'on effaroucherait.

Cueille la fleur agreste au bord du précipice.  
Regarde l'ancre affreux que le lierre tapisse  
Et le vol des oiseaux dans les chênes touffus.

Marche et prête l'oreille en tes sauvages courses ;  
Car tout le bois frémit, plein de rythmes confus,  
Et la Muse aux beaux yeux chante dans l'eau des sources.

### **L'Albatros**

**Charles BAUDELAIRE**

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage  
Prendent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!  
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

### **Correspondances**

**BAUDELAIRE**

La nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme une nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.  
Il est des parfums frais comme de chairs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,  
—Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,  
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

## **Harmonie du soir**

**BAUDELAIRE**

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige  
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;  
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir;  
Valse mélancolique et langoureux vertige!

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;  
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige;  
Valse mélancolique et langoureux vertige!  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,  
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir!  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir;  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,  
Du passé lumineux recueille tout vestige!  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...  
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor!

## **L' Invitation au voyage**

**BAUDELAIRE**

Mon enfant, ma soeur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble!  
Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble!  
Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,  
Polis par les ans,  
Décoreraient notre chambre;  
Les plus rares fleurs  
Mêlant leurs odeurs  
Aux vagues senteurs de l'ambre,  
Les riches plafonds,  
Les miroirs profonds,  
La splendeur orientale,  
Tout y parlerait  
À l'âme en secret  
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
— Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

### **La Vie Antérieure**

**BAUDELAIRE**

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques  
Que les soleils marins teignaient de mille feux,  
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,  
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,  
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique  
Les tout-puissants accords de leur riche musique  
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,  
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs  
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,  
Et dont l'unique soin était d'approfondir  
Le secret douloureux qui me faisait languir.

### **La Cloche Fêlée**

**BAUDELAIRE**

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,  
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,  
Les souvenirs lointains lentement s'élever  
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux  
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,  
Jette fidèlement son cri religieux,  
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente!

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis  
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,  
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie  
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts  
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

***OTHER BAUDELAIRE SONNET or poem of comparable length/difficulty (see LEVEL 4)***

**Portrait des Français**

**Fanny de BEAUHARNAIS**

Tous vos goûts sont inconséquents :  
Un rien change vos caractères ;  
Un rien commande à vos penchants.  
Vous prenez pour des feux ardents  
Les bluettes les plus légères.  
La nouveauté, son fol attrait,  
Vous enflamment jusqu'au délire :  
Un rien suffit pour vous séduire  
Et l'enfance est votre portrait.  
Qui vous amuse, vous maîtrise ;  
Vous fait-on rire ? On a tout fait !  
Et vous n'aimez que par surprise.  
Vous n'avez tous qu'un seul jargon,  
Bien frivole, bien incommode.  
Si la raison était de mode,  
Vous auriez tous de la raison.

**Dors-tu ?**

Et toi! dors-tu quand la nuit est si belle,  
Quand l'eau me cherche et me fuit comme toi;  
Quand je te donne un cœur longtemps rebelle ?  
Dors-tu, ma vie ! ou rêves-tu de moi ?

**Marceline DESBORDES-VALMORE**

As-tu livré ta voix tendre et hardie  
Aux fraîches voix qui font trembler les fleurs ?  
Non ! c'est du soir la vague mélodie ;  
Ton souffle encor n'a pas séché mes pleurs !

Démêles-tu, dans ton âme confuse,  
Les doux secrets qui brûlent entre nous ?  
Ces longs secrets dont l'amour nous accuse  
Viens-tu les rompre en songe à mes genoux ?

Garde toujours ce douloureux empire  
Sur notre amour qui cherche à nous trahir :  
Mais garde aussi son mal dont je soupire ;  
Son mal est doux, bien qu'il fasse mourir !

**Afrique mon Afrique**

**David DIOP**

Afrique  
Afrique mon Afrique  
Afrique des fiers guerriers dans les savanes ancestrales  
Afrique que chante ma grand-mère  
Au bord de son fleuve lointain  
Je ne t'ai jamais connue  
Mais mon regard est plein de ton sang  
Ton beau sang noir à travers les champs répandu  
Le sang de ta sueur  
La sueur de ton travail

Le travail de l'esclavage  
L'esclavage de tes enfants  
Afrique dis-moi Afrique  
Est-ce donc toi ce dos qui se courbe  
Et se couche sous le poids de l'humilité  
Ce dos tremblant à zébrures rouges  
Qui dit oui au fouet sur les routes de midi  
Alors gravement une voix me répondit  
Fils impétueux cet arbre robuste et jeune  
Cet arbre là-bas  
Splendidement seul au milieu des fleurs  
Blanches et fanées  
C'est L'Afrique ton Afrique qui repousse  
Qui repousse patiemment obstinément  
Et dont les fruits ont peu à peu  
L'amère saveur de la liberté.

**Heureux, qui comme Ulysse...**

**Joachim DU BELLAY**

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,  
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,  
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,  
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village  
Fumer la cheminée, et en quelle saison  
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,  
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,  
Que des palais Romains le front audacieux,  
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin,  
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,  
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

**France, mère des arts...**

**Joachim DU BELLAY**

France, mère des arts, des armes et des lois,  
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle :  
Ores, comme un agneau qui sa nourrice appelle,  
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as pour enfant avoué quelquefois,  
Que ne me réponds-tu maintenant, ô cruelle ?  
France, France, réponds à ma triste querelle.  
Mais nul, sinon Écho, ne répond à ma voix.

Entre les loups cruels j'erre parmi la plaine,  
Je sens venir l'hiver, de qui la froide haleine  
D'une tremblante horreur fait hérissier ma peau.

Las, tes autres agneaux n'ont faute de pâture,  
Ils ne craignent le loup, le vent ni la froidure :  
Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau.

*Other sonnet from Les Regrets or from Les Antiquités de Rome*

**La Puissance de l'espoir**

**Paul ELUARD**

---

Autant parler pour avouer mon sort :  
Je n'ai rien mien, on m'a dépossédé  
Et les chemins où je finirai mort  
Je les parcours en esclave courbé ;  
Seule ma peine est ma propriété :  
Larmes, sueurs et le plus dur effort.  
Je ne suis plus qu'un objet de pitié  
Sinon de honte aux yeux d'un monde fort.  
J'ai de manger et de boire l'envie  
Autant qu'un autre à en perdre la tête ;  
J'ai de dormir l'ardente nostalgie :  
Dans la chaleur, sans fin, comme une bête.  
Je dors trop peu, ne fais jamais la fête,  
Jamais ne baise une femme jolie ;  
Pourtant mon coeur, vide, point ne s'arrête,  
Malgré douleur mon coeur point ne dévie.  
J'aurais pu rire, ivre de mon caprice.  
L'aurore en moi pouvait creuser son nid  
Et rayonner, subtile et protectrice,  
Sur mes semblables qui auraient fleuri.  
N'ayez pitié, si vous avez choisi  
D'être bornés et d'être sans justice ;  
Un jour viendra où je serai parmi  
Les constructeurs d'un vivant édifice,  
La foule immense où l'homme est un ami.

**Rêverie**

**Victor HUGO**

---

Oh ! laissez-moi ! c'est l'heure où l'horizon qui fume  
Cache un front inégal sous un cercle de brume,  
L'heure où l'astre géant rougit et disparaît.  
Le grand bois jaunissant dore seul la colline.  
On dirait qu'en ces jours où l'automne décline,  
Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera naître,  
Là-bas, - tandis que seul je rêve à la fenêtre  
Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor, -  
Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe,  
Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,  
Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or !

Qu'elle vienne inspirer, ranimer, ô génies,  
Mes chansons, comme un ciel d'automne rembrunies,  
Et jeter dans mes yeux son magique reflet,  
Et longtemps, s'éteignant en rumeurs étouffées,

Avec les mille tours de ses palais de fées,  
Brumeuse, denteler l'horizon violet !

### **Soleil couchant**

**Victor HUGO**

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées;  
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit;  
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées;  
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit!

Tous ces jours passeront; ils passeront en foule  
Sur la face des mers, sur la face des monts,  
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule  
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,  
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts  
S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes  
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,  
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,  
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,  
Sans que rien manque au monde, immense et radieux!

### **Sonnet : Se voir le plus possible...**

**Alfred de MUSSET**

Se voir le plus possible et s'aimer seulement,  
Sans ruse et sans détours, sans honte ni mensonge,  
Sans qu'un désir nous trompe, ou qu'un remords nous ronge,  
Vivre à deux et donner son coeur à tout moment ;

Respecter sa pensée aussi loin qu'on y plonge,  
Faire de son amour un jour au lieu d'un songe,  
Et dans cette clarté respirer librement -  
Ainsi respirait Laure et chantait son amant.

Vous dont chaque pas touche à la grâce suprême,  
C'est vous, la tête en fleurs, qu'on croirait sans souci,  
C'est vous qui me disiez qu'il faut aimer ainsi.

Et c'est moi, vieil enfant du doute et du blasphème,  
Qui vous écoute, et pense, et vous réponds ceci :  
Oui, l'on vit autrement, mais c'est ainsi qu'on aime.

**Delfica**

La connais-tu, Dafné, cette ancienne romance,  
Au pied du sycomore, ou sous les lauriers blancs,  
Sous l'olivier, le myrte, ou les saules tremblants,  
Cette chanson d'amour qui toujours recommence ?...

Reconnais-tu le Temple au péristyle immense,  
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents,  
Et la grotte, fatale aux hôtes imprudents,  
Où du dragon vaincu dort l'antique semence ?...

**Vers dorés**

Eh quoi! tout est sensible  
Pythagore  
Homme, libre penseur! te crois-tu seul pensant  
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose?  
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,  
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.  
Respecte dans la bête un esprit agissant:  
Chaque fleur est une âme à la Nature éclore;  
Un mystère d'amour dans le métal repose;  
"Tout est sensible!" Et tout sur ton être est puissant.  
Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie:  
A la matière même un verbe est attaché...  
Ne la fais pas servir à quelque usage impie  
Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché;  
Et comme un oeil naissant couvert par ses paupières,  
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres!

**Barbara**

Rappelle-toi Barbara  
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là  
Et tu marchais souriante  
Epanouie ravie ruisselante  
Sous la pluie  
Rappelle-toi Barbara  
Il pleuvait sans cesse sur Brest  
Et je t'ai croisée rue de Siam  
Tu souriais  
Et moi je souriais de même  
Rappelle-toi Barbara  
Toi que je ne connaissais pas  
Toi qui ne me connaissais pas  
Rappelle-toi  
Rappelle toi quand même ce jour-là  
N'oublie pas  
Un homme sous un porche s'abritait  
Et il a crié ton nom  
Barbara  
Et tu as couru vers lui sous la pluie  
Ruisselante ravie épanouie

**Gérard de NERVAL**

Ils reviendront, ces Dieux que tu pleures toujours !  
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours ;  
La terre a tressailli d'un souffle prophétique...

Cependant la sibylle au visage latin  
Est endormie encor sous l'arc de Constantin  
— Et rien n'a dérangé le sévère portique.

**NERVAL****Jacques PRÉVERT**

Et tu t'es jetée dans ses bras  
Rappelle-toi cela Barbara  
Et ne m'en veux pas si je te tutoie  
Je dis tu à tous ceux que j'aime  
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois  
Je dis tu à tous ceux qui s'aiment  
Même si je ne les connais pas  
Rappelle-toi Barbara  
N'oublie pas  
Cette pluie sage et heureuse  
Sur ton visage heureux  
Sur cette ville heureuse  
Cette pluie sur la mer  
Sur l'arsenal  
Sur le bateau d'Ouessant  
Oh Barbara  
Quelle connerie la guerre  
Qu'es-tu devenue maintenant  
Sous cette pluie de fer  
De feu d'acier de sang  
Et celui qui te serrait dans ses bras  
Amoureusement  
Est-il mort disparu ou bien encore vivant  
Oh Barbara  
Il pleut sans cesse sur Brest  
Comme il pleuvait avant  
Mais ce n'est plus pareil et tout est abîmé  
C'est une pluie de deuil terrible et désolée  
Ce n'est même plus l'orage  
De fer d'acier de sang  
Tout simplement des nuages  
Qui crèvent comme des chiens  
Des chiens qui disparaissent  
Au fil de l'eau sur Brest  
Et vont pourrir au loin  
Au loin très loin de Brest  
Dont il ne reste rien.

### **Familiale**

**Jacques PRÉVERT**

La mère fait du tricot  
Le fils fait la guerre  
Elle trouve ça tout naturel la mère  
Et le père qu'est-ce qu'il fait le père?  
Il fait des affaires  
Sa femme fait du tricot  
Son fils la guerre  
Lui des affaires  
Il trouve ça tout naturel le père  
Et le fils et le fils  
Qu'est-ce qu'il trouve le fils?  
Il ne trouve rien absolument rien le fils  
Le fils sa mère fait du tricot son père des affaires lui la guerre

Quand il aura fini la guerre  
Il fera des affaires avec son père  
La guerre continue la mère continue elle tricote  
Le père continue il fait des affaires  
Le fils est tué il ne continue plus  
Le père et la mère vont au cimetière  
Ils trouvent ça tout naturel le père et la mère  
La vie continue la vie avec le tricot la guerre les affaires  
Les affaires la guerre le tricot la guerre  
Les affaires les affaires et les affaires  
La vie avec le cimetière.

### **Osiris ou la fuite en Égypte**

**PRÉVERT**

C'est la guerre c'est l'été  
Déjà l'été encore la guerre  
Et la ville isolée désolée  
Sourit sourit encore  
Sourit sourit quand même  
De son doux regard d'été  
Sourit doucement à ceux qui s'aiment  
C'est la guerre c'est l'été  
Un homme avec une femme  
Marchent dans un musée désert  
Ce musée c'est le Louvre  
Cette ville c'est Paris  
Et la fraîcheur du monde  
Est là tout endormie  
Un gardien se réveille en entendant les pas  
Appuie sur un bouton et retombe dans son rêve  
Cependant qu'apparaît dans sa niche de pierre  
La merveille de l'Égypte debout dans sa lumière  
La statue d'Osiris vivante dans le bois mort  
Vivante à faire mourir une nouvelle fois de plus  
Toutes les idoles mortes des églises de Paris  
Et les amants s'embrassent  
Osiris les marie  
Et puis rentre dans l'ombre  
De sa vivante nuit.

### **Chez la Fleuriste**

**PRÉVERT**

Un homme entre chez une fleuriste  
et choisit des fleurs  
la fleuriste enveloppe les fleurs  
l'homme met la main à sa poche  
pour chercher l'argent  
l'argent pour payer les fleurs  
mais il met en même temps  
subitement  
la main sur son cœur  
et il tombe

En même temps qu'il tombe  
l'argent roule à terre  
et puis les fleurs tombent  
en même temps que l'homme  
en même temps que l'argent  
et la fleuriste reste là  
avec l'argent qui roule  
avec les fleurs qui s'abîment  
avec l'homme qui meurt  
évidemment tout ça est très triste  
et il faut qu'elle fasse quelque chose  
la fleuriste  
mais elle ne sait pas comment s'y prendre  
elle ne sait pas  
par quel bout commencer  
Il y a tant de choses à faire  
avec cet homme qui meurt  
ces fleurs qui s'abîment  
et cet argent  
cet argent qui roule  
qui n'arrête pas de rouler.

### **Chanson des Escargots qui vont à l'Enterrement**

**PRÉVERT**

A l'enterrement d'une feuille morte  
Deux escargots s'en vont  
Ils ont la coquille noire  
Du crêpe autour des cornes  
Ils s'en vont dans le soir  
Un très beau soir d'automne  
Hélas quand ils arrivent  
C'est déjà le printemps  
Les feuilles qui étaient mortes  
Sont toutes ressuscitées  
Et les deux escargots  
Sont très désappointés  
Mais voilà le soleil  
Le soleil qui leur dit  
Prenez prenez la peine  
La peine de vous asseoir  
Prenez un verre de bière  
Si le coeur vous en dit  
Prenez si ça vous plaît  
L'autocar pour Paris  
Il partira ce soir  
Vous verrez du pays  
Mais ne prenez pas le deuil  
C'est moi qui vous le dit  
Ça noircit le blanc de l'oeil  
Et puis ça enlaidit  
Les histoires de cercueils  
C'est triste et pas joli  
Reprenez vous couleurs

Les couleurs de la vie  
Alors toutes les bêtes  
Les arbres et les plantes  
Se mettent à chanter  
À chanter à tue-tête  
La vraie chanson vivante  
La chanson de l'été  
Et tout le monde de boire  
Tout le monde de trinquer  
C'est un très joli soir  
Un joli soir d'été  
Et les deux escargots  
S'en retournent chez eux  
Ils s'en vont très émus  
Ils s'en vont très heureux  
Comme ils ont beaucoup bu  
Ils titubent un petit peu  
Mais là haut dans le ciel  
La lune veille sur eux.

## **LES FEUILLES MORTES**

**PRÉVERT**

Oh, je voudrais tant que tu te souviennes,  
Des jours heureux quand nous étions amis,  
Dans ce temps là, la vie était plus belle,  
Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui.  
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,  
Tu vois je n'ai pas oublié.  
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,  
Les souvenirs et les regrets aussi,  
Et le vent du nord les emporte,  
Dans la nuit froide de l'oubli.  
Tu vois, je n'ai pas oublié,  
La chanson que tu me chantais...  
C'est une chanson, qui nous ressemble,  
Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais.  
Nous vivions, tous les deux ensemble,  
Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais.  
Et la vie sépare ceux qui s'aiment,  
Tout doucement, sans faire de bruit.  
Et la mer efface sur le sable,  
Les pas des amants désunis.  
Nous vivions, tous les deux ensemble,  
Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais.  
Et la vie sépare ceux qui s'aiment,  
Tout doucement, sans faire de bruit.  
Et la mer efface sur le sable,  
Les pas des amants désunis...  
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,  
Les souvenirs et les regrets aussi  
Mais mon amour silencieux et fidèle  
Sourit toujours et remercie la vie  
Je t'aimais tant, tu étais si jolie,

Comment veux-tu que je t'oublie ?  
En ce temps-là, la vie était plus belle  
Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui  
Tu étais ma plus douce amie  
Mais je n'ai que faire des regrets  
Et la chanson que tu chantais  
Toujours, toujours je l'entendrai !

### **Le Dormeur du val**

**Arthur RIMBAUD**

C'est un trou de verdure où chante une rivière,  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,  
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :  
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

### **Voyelles**

**Arthur RIMBAUD**

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,  
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :  
A, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes,  
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;  
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles  
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,  
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides  
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,  
Silences traversés des Mondes et des Anges ;  
- O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

### **Tête de faune**

Dans la feuillée, écrin vert taché d'or,  
Dans la feuillée incertaine et fleurie  
De fleurs splendides où le baiser dort,  
Vif et crevant l'exquise broderie,

Un faune effaré montre ses deux yeux  
Et mord les fleurs rouges de ses dents blanches.  
Brunie et sanglante ainsi qu'un vin vieux,  
Sa lèvre éclate en rires sous les branches.

### **Arthur RIMBAUD**

Et quand il a fui - tel qu'un écureuil  
Son rire tremble encore à chaque feuille,  
Et l'on voit épeuré par un bouvreuil  
Le Baiser d'or du Bois, qui se recueille.

### **Ode « Mignonne... » (à Cassandre)**

Mignonne, allons voir si la rose  
Qui ce matin avoit desclose  
Sa robe de pourpre au Soleil,  
A point perdu ceste vesprée  
Les plis de sa robe pourprée,  
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,  
Mignonne, elle a dessus la place  
Las ! las ses beautés laissés choir !  
Ô vraiment marastre Nature,  
Puis qu'une telle fleur ne dure  
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,  
Tandis que vostre âge fleuronne  
En sa plus verte nouveauté,  
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :  
Comme à ceste fleur la vieillesse  
Fera ternir vostre beauté.

### **Pierre de RONSARD**

### **Je vous envoie un bouquet que ma main**

Je vous envoie un bouquet que ma main  
Vient de trier de ces fleurs épanouies,  
Qui ne les eût à ce vèpres cueillies,  
Chutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain  
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,  
En peu de tems cherront toutes flétries,  
Et comme fleurs, périront tout soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame,  
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,  
Et tôt serons étendus sous la lame :

Et des amours desquelles nous parlons,  
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :  
Pour-ce aimez moi, ce-pendant qu'êtes belle.

### **RONSARD**

Or **OTHER Ronsard sonnet (Amours...)**

### **Mon Rêve familial**

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime  
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon coeur, transparent  
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,  
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

### **Le Déserteur**

Monsieur le Président  
Je vous fais une lettre  
Que vous lirez peut-être  
Si vous avez le temps  
Je viens de recevoir  
Mes papiers militaires  
Pour partir à la guerre  
Avant mercredi soir  
Monsieur le Président  
Je ne veux pas la faire  
Je ne suis pas sur terre  
Pour tuer des pauvres gens  
C'est pas pour vous fâcher  
Il faut que je vous dise  
Ma décision est prise  
Je m'en vais déserteur  
Depuis que je suis né  
J'ai vu mourir mon père  
J'ai vu partir mes frères  
Et pleurer mes enfants  
Ma mère a tant souffert  
Elle est dedans sa tombe  
Et se moque des bombes  
Et se moque des vers  
Quand j'étais prisonnier  
On m'a volé ma femme  
On m'a volé mon âme  
Et tout mon cher passé  
Demain de bon matin  
Je fermerai ma porte  
Au nez des années mortes  
J'irai sur les chemins

Je mendierai ma vie  
Sur les routes de France  
De Bretagne en Provence  
Et je dirai aux gens:  
Refusez d'obéir  
Refusez de la faire

### **Paul VERLAINE**

Est-elle brune, blonde ou rousse ? - Je l'ignore  
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore  
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,  
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a  
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

### **Boris VIAN**

N'allez pas à la guerre  
Refusez de partir  
S'il faut donner son sang  
Allez donner le vôtre  
Vous êtes bon apôtre  
Monsieur le Président  
Si vous me poursuivez  
Prévenez vos gendarmes  
Que je n'aurai pas d'armes  
Et qu'ils pourront tirer

## LEVEL IV: Advanced (post-Regents)

**Le Cygne**

**Charles BAUDELAIRE**

*À Victor Hugo*

I

Andromaque, je pense à vous! Ce petit fleuve,  
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit  
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,  
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,  
Comme je traversais le nouveau Carrousel.  
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville  
Change plus vite, hélas! que le coeur d'un mortel);

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,  
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,  
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,  
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie;  
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux  
Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie  
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,  
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,  
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.  
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,  
Et disait, le coeur plein de son beau lac natal:  
«Eau, quand donc pleuvras-tu? quand tonneras-tu, foudre?»  
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,  
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,  
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide  
Comme s'il adressait des reproches à Dieu!

II

Paris change! mais rien dans ma mélancolie  
N'a bougé! palais neufs, échafaudages, blocs,  
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie  
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime:  
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,  
Comme les exilés, ridicule et sublime  
Et rongé d'un désir sans trêve! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,  
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,  
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée  
Veuve d'Hector, hélas! et femme d'Hélénus!

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique  
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'oeil hagard,  
Les cocotiers absents de la superbe Afrique  
Derrière la muraille immense du brouillard;

À quiconque a perdu ce qui ne se retrouve  
Jamais, jamais! à ceux qui s'abreuvent de pleurs  
Et têtent la Douleur comme une bonne louve!  
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs!

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile  
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor!  
Je pense aux matelots oubliés dans une île,  
Aux captifs, aux vaincus!... à bien d'autres encor!

### **Hymne à la Beauté**

**BAUDELAIRE**

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,  
O Beauté? ton regard, infernal et divin,  
Verse confusément le bienfait et le crime,  
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

Tu contiens dans ton oeil le couchant et l'aurore;  
Tu répands des parfums comme un soir orageux;  
Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore  
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres?  
Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien;  
Tu sèmes au hasard la joie et les désastres,  
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques;  
De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant,  
Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,  
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle,  
Crépite, flambe et dit: Bénissons ce flambeau!  
L'amoureux pantelant incliné sur sa belle  
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,  
Ô Beauté! monstre énorme, effrayant, ingénu!  
Si ton oeil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte  
D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu?

De Satan ou de Dieu, qu'importe? Ange ou Sirène,  
Qu'importe, si tu rends, — fée aux yeux de velours,  
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine! —  
L'univers moins hideux et les instants moins lourds?

## **Le Crépuscule du soir**

**Baudelaire**

Voici le soir charmant, ami du criminel;  
Il vient comme un complice, à pas de loup; le ciel  
Se ferme lentement comme une grande alcôve,  
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu  
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu!

Ô soir, aimable soir, désiré par celui  
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire: Aujourd'hui  
Nous avons travaillé! — C'est le soir qui soulage  
Les esprits que dévore une douleur sauvage,  
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,  
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.  
Cependant des démons malsains dans l'atmosphère  
S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,  
Et cogent en volant les volets et l'auvent.  
À travers les lueurs que tourmente le vent  
La Prostitution s'allume dans les rues;  
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues;  
Partout elle se fraye un occulte chemin,  
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main;  
Elle remue au sein de la cité de fange  
Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.  
On entend çà et là les cuisines siffler,  
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler;  
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,  
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,  
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,  
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,  
Et forcer doucement les portes et les caisses  
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,  
Et ferme ton oreille à ce rugissement.  
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent!  
La sombre Nuit les prend à la gorge; ils finissent  
Leur destinée et vont vers le gouffre commun;  
L'hôpital se remplit de leurs soupirs. — Plus d'un  
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,  
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

## **Spleen : J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans**

**BAUDELAIRE**

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,  
De vers, de billets doux, de procès, de romances,  
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,  
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.  
C'est une pyramide, un immense caveau,  
Qui contient plus de morts que la fosse commune.  
- Je suis un cimetière abhorré de la lune,  
Où comme des remords se traînent de longs vers  
Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.  
Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,  
Où gît tout un fouillis de modes surannées,  
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,  
Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,  
Quand sous les lourds flocons des neigeuses années  
L'ennui, fruit de la morne incuriosité,  
Prend les proportions de l'immortalité.  
- Désormais tu n'es plus, ô matière vivante !  
Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,  
Assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux ;  
Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,  
Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche  
Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche.

## **Spleen : Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle**

**BAUDELAIRE**

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle  
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,  
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle  
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,  
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
S'en va battant les murs de son aile timide  
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées  
D'une vaste prison imite les barreaux,  
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie  
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
Ainsi que des esprits errants et sans patrie  
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.  
- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Je veux, pour composer chastement mes églogues,  
Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,  
Et, voisin des clochers, écouter en rêvant  
Leurs hymnes solennels emportés par le vent.  
Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde,  
Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;  
Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,  
Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

Il est doux, à travers les brumes, de voir naître  
L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,  
Les fleuves de charbon monter au firmament  
Et la lune verser son pâle enchantement.  
Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;  
Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,  
Je fermerai partout portières et volets  
Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais.  
Alors je rêverai des horizons bleuâtres,  
Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres,  
Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,  
Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.  
L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,  
Ne fera pas lever mon front de mon pupitre ;  
Car je serai plongé dans cette volupté  
D'évoquer le Printemps avec ma volonté,  
De tirer un soleil de mon cœur, et de faire  
De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.

***Other Baudelaire poems (in verse or prose) of comparable length are acceptable but should be carefully reviewed for content!***

**LES FABLES de LA FONTAINE : (40 +/- vers) for example : La Laitière au Pot au Lait, Le Lièvre et la Tortue, Le Chêne et le Roseau, l'Homme et son Image, Le Héron, Les Deux Coqs, etc... *As always, please review length & content...***

**« Pour une excellente beauté qui se mirait »**

**Tristan L'HERMITE**

Amarille en se regardant  
Pour se conseiller de sa grâce  
Met aujourd'hui des feux dans cette glace  
Et d'un cristal commun fait un miroir ardent.

Ainsi touché d'un soin pareil  
Tous les matins l'astre du monde  
Lorsqu'il se lève en se mirant dans l'onde  
Pense tout étonné voir un autre soleil.

Ainsi l'ingrat chasseur dompté  
Par les seuls traits de son image,  
Penché sur l'eau, fit le premier hommage  
De ses nouveaux désirs à sa propre beauté.

En ce lieu, deux hôtes des cieus  
Se content un sacré mystère ;  
Si revêtus des robes de Cythère  
Ce ne sont deux Amours qui se font les doux yeux.

Ces doigts agençant ces cheveux,  
Doux flots où ma raison se noie,  
Ne touchent pas un seul filet de soie  
Qui ne soit le sujet de plus de mille vœux.

Ô Dieux ! que de charmants appas,  
Que d'oeillets, de lys et de roses,  
Que de clartés et que d'aimables choses  
Amarille détruit en s'écartant d'un pas !

Si par un magique savoir  
On les retenait dans ce verre,  
Le plus grand roi qui soit dessus la terre  
Voudrait changer son sceptre avecque ce miroir.

### **L'automne**

**Alphonse de LaMARTINE**

Salut ! bois couronnés d'un reste de verdure !  
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !  
Salut, derniers beaux jours ! Le deuil de la nature  
Convient à la douleur et plaît à mes regards !  
Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,  
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,  
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière  
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois !

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,  
A ses regards voilés, je trouve plus d'attraits,  
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire  
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais !

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,  
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,  
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie  
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui !

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,  
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau ;  
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !  
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie  
Ce calice mêlé de nectar et de fiel !  
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,  
Peut-être restait-il une goutte de miel ?

Peut-être l'avenir me gardait-il encore  
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu ?  
Peut-être dans la foule, une âme que j'ignore  
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu ? ...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;  
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;  
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,  
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

### **L'Isolément**

**LaMartine**

---

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,  
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;  
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,  
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici, gronde le fleuve aux vagues écumantes ;  
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;  
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes  
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.  
Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,  
Le crépuscule encor jette un dernier rayon,  
Et le char vaporeux de la reine des ombres  
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,  
Un son religieux se répand dans les airs,  
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique  
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente  
N'éprouve devant eux ni charme ni transports,  
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :  
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,  
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,  
Je parcours tous les points de l'immense étendue,  
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,  
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?  
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,  
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,  
D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;

En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,  
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,  
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts ;  
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,  
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,  
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,  
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,  
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;  
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,  
Et ce bien idéal que toute âme désire,  
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,  
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !  
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?  
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,  
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;  
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :  
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

*Other LAMARTINE poems are also acceptable.  
But, LE LAC & LE VALLON are very long*

## **Midi**

**Charles-Marie LECONTE DE LISLE**

Midi, Roi des étés, épandu sur la plaine,  
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.  
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;  
La Terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,  
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux ;  
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,  
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,  
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil ;  
Pacifiques enfants de la Terre sacrée,  
Ils épuisent sans peur la coupe du Soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,  
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,  
Une ondulation majestueuse et lente  
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques boeufs blancs, couchés parmi les herbes,  
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,

Et suivent de leurs yeux languissants et superbes  
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le coeur plein de joie ou d'amertume,  
Tu passais vers midi dans les champs radieux,  
Fuis ! la Nature est vide et le Soleil consume :  
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,  
Altéré de l'oubli de ce monde agité,  
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,  
Goûter une suprême et morne volupté,

Viens ! Le Soleil te parle en paroles sublimes ;  
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin ;  
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,  
Le coeur trempé sept fois dans le Néant divin.

### **Nuit de neige**

**Guy DE MAUPASSANT**

La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.  
Pas un bruit, pas un son ; toute vie est éteinte.  
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,  
Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.

Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus de chaumes.  
L'hiver s'est abattu sur toute floraison ;  
Des arbres dépouillés dressent à l'horizon  
Leurs squelettes blanchis ainsi que des fantômes.

La lune est large et pâle et semble se hâter.  
On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère.  
De son morne regard elle parcourt la terre,  
Et, voyant tout désert, s'empresse à nous quitter.

Et froids tombent sur nous les rayons qu'elle darde,  
Fantastiques lueurs qu'elle s'en va semant ;  
Et la neige s'éclaire au loin, sinistrement,  
Aux étranges reflets de la clarté blafarde.

Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux !  
Un vent glacé frissonne et court par les allées ;  
Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux,  
Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.

Dans les grands arbres nus que couvre le verglas  
Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protège ;  
De leur oeil inquiet ils regardent la neige,  
Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas.

**I**

Le Temps ne surprend pas le sage ;  
Mais du Temps le sage se rit,  
Car lui seul en connaît l'usage ;  
Des plaisirs que Dieu nous offrit,  
Il sait embellir l'existence ;  
Il sait sourire à l'espérance,  
Quand l'espérance lui sourit.

**II**

Le bonheur n'est pas dans la gloire,  
Dans les fers dorés d'une cour,  
Dans les transports de la victoire,  
Mais dans la lyre et dans l'amour.  
Choisissons une jeune amante,  
Un luth qui lui plaise et l'enchanter ;  
Aimons et chantons tour à tour !

**III**

" Illusions ! vaines images ! "  
Nous dirons les tristes leçons  
De ces mortels prétendus sages  
Sur qui l'âge étend ses glaçons ; "  
" Le bonheur n'est point sur la terre,  
Votre amour n'est qu'une chimère,  
Votre lyre n'a que des sons ! "

**IV**

Ah ! préférons cette chimère  
A leur froide moralité ;  
Fuyons leur voix triste et sévère ;  
Si le mal est réalité,  
Et si le bonheur est un songe,  
Fixons les yeux sur le mensonge,  
Pour ne pas voir la vérité.

**V**

Aimons au printemps de la vie,  
Afin que d'un noir repentir  
L'automne ne soit point suivie ;  
Ne cherchons pas dans l'avenir  
Le bonheur que Dieu nous dispense ;  
Quand nous n'aurons plus l'espérance,  
Nous garderons le souvenir.

**VI**

Jouissons de ce temps rapide  
Qui laisse après lui des remords,  
Si l'amour, dont l'ardeur nous guide,

N'a d'aussi rapides transports :  
Profitons de l'adolescence,  
Car la coupe de l'existence  
Ne pétille que sur ses bords !

### **Le Désespoir assis sur un banc**

**Jacques PRÉVERT**

---

Dans un square sur un banc  
Il y a un homme qui vous appelle quand on passe  
Il a des binocles un vieux costume gris  
Il fume un petit ninas il est assis  
Et il vous appelle quand on passe  
Ou simplement il vous fait signe  
Il ne faut pas le regarder  
Il ne faut pas l'écouter  
Il faut passer  
Faire comme si on ne le voyait pas  
Comme si on ne l'entendait pas  
Il faut passer presser le pas  
Si vous le regardez  
Si vous l'écoutez  
Il vous fait signe et rien ni personne  
Ne peut vous empêcher d'aller vous asseoir près de lui  
Alors il vous regarde et sourit  
Et vous souffrez atrocement  
Et l'homme continue de sourire  
Et vous souriez du même sourire  
Exactement  
Plus vous souriez plus vous souffrez  
Atrocement  
Plus vous souffrez plus vous souriez  
Irrémédiablement  
Et vous restez là  
Assis figé  
Souriant sur le banc  
Des enfants jouent tout près de vous  
Des passants passent  
Tranquillement  
Des oiseaux s'envolent  
Quittant un arbre  
Pour un autre  
Et vous restez là  
Sur le banc  
Et vous savez, vous savez  
Que jamais plus vous ne jouerez  
Comme ces enfants  
Vous savez que jamais plus vous ne passerez  
Tranquillement

Comme ces passants  
Que jamais plus vous ne vous envolerez  
Quittant un arbre pour un autre  
Comme ces oiseaux.

### **Pour faire le portrait de l'un oiseau**

**Jacques PRÉVERT**

Peindre d'abord une cage  
avec une porte ouverte  
peindre ensuite  
quelque chose de joli  
quelque chose de simple  
quelque chose de beau  
quelque chose d'utile  
pour l'oiseau  
placer ensuite la toile contre un arbre  
dans un jardin  
dans un bois  
ou dans une forêt  
se cacher derrière l'arbre  
sans rien dire  
sans bouger...  
Parfois l'oiseau arrive vite  
mais il peut aussi mettre de longues années  
avant de se décider  
Ne pas se décourager  
attendre  
attendre s'il le faut pendant des années  
la vitesse ou la lenteur de l'arrivée de l'oiseau  
n'ayant aucun rapport  
avec la réussite du tableau  
Quand l'oiseau arrive  
s'il arrive  
observer le plus profond silence  
attendre que l'oiseau entre dans la cage  
et quand il est entré  
fermer doucement la porte avec le pinceau  
puis  
effacer un à un tous les barreaux  
en ayant soin de ne toucher aucune des plumes de l'oiseau  
Faire ensuite le portrait de l'arbre  
en choisissant la plus belle de ses branches  
pour l'oiseau  
peindre aussi le vert feuillage et la fraîcheur du vent  
la poussière du soleil  
et le bruit des bêtes de l'herbe dans la chaleur de l'été  
et puis attendre que l'oiseau se décide à chanter  
Si l'oiseau ne chante pas  
C'est mauvais signe  
signe que le tableau est mauvais  
mais s'il chante c'est bon signe  
signe que vous pouvez signer  
Alors vous arrachez tout doucement

une des plumes de l'oiseau  
et vous écrivez votre nom dans un coin du tableau.

## **Quand tu dors**

**Jacques PRÉVERT**

---

Toi tu dors la nuit  
Mai j'ai de l'insomnie  
Je te vois dormir  
Ça me fait souffrir  
Tes yeux fermés  
Ton grand corps allongé  
C'est drôle, mais ça me fait pleurer  
Et soudain, voilà que tu ris  
Tu ris aux éclats en dormant  
Où donc es-tu en ce moment?  
Où donc es-tu parti vraiment?  
Peut-être avec une autre femme  
Très loin dans un autre pays  
Et qu'avec elle, c'est de moi que tu ris...

Toi tu dors la nuit  
Moi j'ai de l'insomnie  
Je te vois dormir  
Ça me fait souffrir  
Lorsque tu dors  
Je ne sais pas si tu m'aimes  
T'est tout près, mais si loin quand même  
Je suis toute nue, serrée contre toi  
Mais c'est comme si j'étais pas là  
J'entends pourtant ton coeur qui bat  
Je ne sais pas s'il bat pour moi  
Je ne sais rien, je ne sais plus  
Je voudrais qu'il ne batte plus ton coeur  
Si jamais un jour tu ne m'aimais plus...

Toi tu rêves la nuit  
Mai j'ai de l'insomnie  
Je te vois rêver  
Ça me fait pleurer  
Voilà le jour et soudain tu t'éveilles  
Et c'est à moi que tu souris  
Tu souris avec le soleil  
Et je ne pense plus à la nuit  
Tu dis des mots toujours pareils:  
"As-tu passé une bonne nuit?"  
Et je réponds comme la veille:  
"Oui mon chéri, j'ai bien dormi!"  
"Et j'ai rêvé de toi comme chaque nuit..."

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles  
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,  
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...  
- On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie  
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir.  
Voici plus de mille ans que sa douce folie  
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolle  
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;  
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,  
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;  
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,  
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :  
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

**II**

Ô pâle Ophélia ! belle comme la neige !  
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !  
- C'est que les vents tombant des grands monts de Norwège  
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,  
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;  
Que ton coeur écoutait le chant de la Nature  
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,  
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;  
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,  
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !  
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :  
Tes grandes visions étranglaient ta parole  
- Et l'Infini terrible effara ton oeil bleu !

**III**

- Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles  
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis ;  
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,  
La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
- Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !  
- On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !  
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;  
Le vent chargé de bruits - la ville n'est pas loin -  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

**II**

- Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! - On se laisse griser.  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...  
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpite là, comme une petite bête...

**III**

Le coeur fou robinsonne à travers les romans,  
- Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,  
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,  
Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...  
- Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

**IV**

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.  
Vous êtes amoureux. - Vos sonnets La font rire.  
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.  
- Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire !...

- Ce soir-là..., - vous rentrez aux cafés éclatants,  
Vous demandez des bocks ou de la limonade...  
- On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq.  
A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre,  
je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

### **Souvenir vague ou les Parenthèses**

**Edmond de ROSTAND**

Nous étions, ce soir-là, sous un chêne superbe  
(Un chêne qui n'était peut-être qu'un tilleul)  
Et j'avais, pour me mettre à vos genoux dans l'herbe  
Laisse mon rocking-chair se balancer tout seul.  
Blonde comme on ne l'est que dans les magazines  
Vous imprimiez au vôtre un rythme de canot;  
Un bouvreuil sifflotait dans les branches voisines  
(Un bouvreuil qui n'était peut-être qu'un linot).  
D'un orchestre lointain arrivait un andante  
(Andante qui n'était peut-être qu'un flon-flon)  
Et le grand geste vert d'une branche pendante  
Semblait, dans l'air du soir, jouer du violon.  
Tout le ciel n'était plus qu'une large chamarre,  
Et l'on voyait au loin, dans l'or clair d'un étang  
(D'un étang qui n'était peut-être qu'une mare)  
Des reflets d'arbres bleus descendre en tremblotant.  
Et tandis qu'un espoir ouvrait en moi des ailes  
(Un espoir qui n'était peut-être qu'un désir),  
Votre balancement m'éventait de dentelles  
Que mes doigts au passage essayaient de saisir.  
Votre chapeau de paille agitait sa guirlande  
Et votre col, d'un point de Gênes merveilleux  
(De Gênes qui n'était peut-être que d'Irlande),  
Se soulevait parfois jusqu'à voiler vos yeux.  
Noir comme un gros paté sur la marge d'un texte  
Tomba sur votre robe un insecte, et la peur  
(Une peur qui n'était peut-être qu'un prétexte)  
Vous serra contre moi. Cher insecte grimpeur !  
L'ombre nous fit glisser aux chères confidences;  
Et dans votre grand oeil plus tendre et plus hagard  
J'apercevais une âme aux profondes nuances  
(Une âme qui n'était peut-être qu'un regard).

Je t'ai dit :  
— Écoute le silence sous les colères flamboyantes  
La voix de l'Afrique planant au-dessus de la rage des canons  
longs  
La voix de ton cœur de ton sang, écoute-la sous le délire  
de ta tête de tes cris.  
Est-ce sa faute si Dieu lui a demandé les prémices de ses  
moissons  
Les plus beaux épis et les plus beaux corps élus patiemment  
parmi mille peuples ?  
Est-ce sa faute si Dieu fait de ses fils les verges à châtier  
la superbe des nations ?  
Écoute sa voix bleue dans l'air lavé de haine, vois le sacri-  
ficateur verser les libations au pied du tumulus.  
Elle proclame le grand émoi qui fait trembler les corps aux  
souffles chauds d'Avril  
Elle proclame l'attente amoureuse du renouveau dans la  
fièvre de ce printemps  
La vie qui fait vagir deux enfants nouveau-nés au bord  
d'un tombeau cave.  
Elle dit ton baiser plus fort que la haine et la mort.  
Je vois au fond de tes yeux troubles la lumière étale de l'Été  
Je respire entre tes collines l'ivresse douce des moissons.  
Ah ! cette rosée de lumière aux ailes frémissantes de tes  
narines !  
Et ta bouche est comme un bourgeon qui se gonfle au soleil  
Et comme une rose couleur de vin vieux qui va s'épanouir  
au chant de tes lèvres.  
Écoute le message, mon amie sombre au talon rose.  
J'entends ton cœur d'ambre qui germe dans le silence et  
le Printemps.

Souvent un grand désir de choses inconnues,  
D'enlever mon essor aussi haut que les nues,  
De ressaisir dans l'air des sons évanouis,  
D'entendre, de chanter mille chants inouïs,  
Me prend à mon réveil ; et voilà ma pensée  
Qui, soudain rejetant l'étude commencée,  
Et du grave travail, la veille interrompu,  
Détournant le regard comme un enfant repu,  
Caresse avec transport sa belle fantaisie  
Et veut partir, voguer en pleine poésie.  
A l'instant le navire appareille : et d'abord  
Les câbles sont tirés, les ancres sont à bord,

La poulie a crié ; la voile suspendue  
Ne demande qu'un souffle à la brise attendue,  
Et sur le pont tremblant tous mes jeunes nochers  
S'interrogent déjà vers l'horizon penchés.  
Adieu, rivage, adieu ! - Mais la mer est dormante,  
Plus dormante qu'un lac ; mieux vaudrait la tourmente !  
Mais d'en haut, ce jour-là, nul souffle ne répond ;  
La voile pend au mât et traîne sur le pont.  
Debout, croisant les bras, le pilote, à la proue,  
Contemple cette eau verte où pas un flot ne joue,  
Et que rasant parfois de leur vol lourd et lent  
Le cormoran plaintif et le gris goëland.  
Tout le jour il regarde, inquiet du voyage,  
S'il verra dans le ciel remuer un nuage,  
Ou frissonner au vent son beau pavillon d'or ;  
Et quand tombe la nuit, morne, il regarde encor  
La quille où s'épaissit une verdâtre écume,  
Et la pointe du mât qui se perd dans la brume.

### **Les horloges**

**Émile VERHAEREN**

---

La nuit, dans le silence en noir de nos demeures,  
Béquilles et bâtons qui se cognent, là-bas ;  
Montant et dévalant les escaliers des heures,  
Les horloges, avec leurs pas ;

Émaux naifs derrière un verre, emblèmes  
Et fleurs d'antan, chiffres maigres et vieux ;  
Lunes des corridors vides et blêmes,  
Les horloges, avec leurs yeux ;

Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes  
Boutique en bois de mots sournois,  
Et le babil des secondes minimales,  
Les horloges, avec leurs voix ;

Gaines de chêne et bornes d'ombre,  
Cercueils scellés dans le mur froid,  
Vieux os du temps que grignote le nombre,  
Les horloges et leur effroi ;

Les horloges  
Volontaires et vigilantes,  
Pareilles aux vieilles servantes  
Boitant de leurs sabots ou glissant  
Les horloges que j'interroge  
Serrent ma peur en leur compas.

### **Le navire**

**VERHAEREN**

---

Nous avançons, tranquillement, sous les étoiles ;  
La lune oblique errait autour du vaisseau clair,

Et l'étagement blanc des vergues et des voiles  
Projetait sa grande ombre au large sur la mer.

La froide pureté de la nuit embrasée  
Scintillait dans l'espace et frissonnait sur l'eau ;  
On voyait circuler la grande Ourse et Persée  
Comme en des cirques d'ombre éclatante, là-haut.

Dans le mât d'artimon et le mât de misaine,  
De l'arrière à l'avant où se dardaient les feux,  
Des ordres, nets et continus comme des chaînes,  
Se transmettaient soudain et se nouaient entre eux.

Chaque geste servait à quelque autre plus large  
Et lui vouait l'instant de son utile ardeur,  
Et La vague portant la carène et sa charge  
Leur donnait pour support sa lucide splendeur.

La belle immensité exaltait la gabarre,  
Dont l'étrave marquait les flots d'un long chemin.  
L'homme qui maintenait à contrevent la barre  
Sentait vibrer tout le navire entre ses mains.

Il tanguait sur l'effroi, la mort et les abîmes,  
D'accord avec chaque astre et chaque volonté,  
Et, maîtrisant ainsi les forces unanimes,  
Semblait dompter et s'asservir l'éternité.

### **Art poétique**

**Paul VERLAINE**

De la musique avant toute chose,  
Et pour cela préfère l'Impair  
Plus vague et plus soluble dans l'air,  
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïles point  
Choisir tes mots sans quelque méprise :  
Rien de plus cher que la chanson grise  
Où l'Indécis au Précis se joint.  
C'est des beaux yeux derrière des voiles,  
C'est le grand jour tremblant de midi,  
C'est, par un ciel d'automne attiédi,  
Le bleu fouillis des claires étoiles !  
Car nous voulons la Nuance encor,  
Pas la Couleur, rien que la nuance !  
Oh ! la nuance seule fiancée  
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,  
L'Esprit cruel et le Rire impur,  
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,  
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !  
Tu feras bien, en train d'énergie,  
De rendre un peu la Rime assagie.  
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

O qui dira les torts de la Rime ?  
Quel enfant sourd ou quel nègre fou  
Nous a forgé ce bijou d'un sou  
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !  
Que ton vers soit la chose envolée  
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée  
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure  
Eparse au vent crispé du matin  
Qui va fleurant la menthe et le thym...  
Et tout le reste est littérature.

### **Ballade des pendus**

**François VILLON**

Frères humains qui après nous vivez,  
N'ayez les coeurs contre nous endurcis,  
Car, si pitié de nous pauvres avez,  
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.  
Vous nous voyez ci attachés cinq, six :  
Quant à la chair, que trop avons nourrie,  
Elle est piéça dévorée et pourrie,  
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.  
De notre mal personne ne s'en rie ;  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Si frères vous clamons, pas n'en devez  
Avoir dédain, quoique fûmes occis  
Par justice. Toutefois vous savez  
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis ;  
Excusez-nous, puisque sommes transis,  
Envers le fils de la Vierge Marie,  
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,  
Nous préservant de l'infemale foudre.  
Nous sommes morts, âme ne nous harie,  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

La pluie nous a débués et lavés,  
Et le soleil desséchés et noircis ;  
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés,  
Et arraché la barbe et les sourcils.  
Jamais nul temps nous ne sommes assis ;  
Puis çà, puis là, comme le vent varie,  
À son plaisir sans cesser nous charrie,  
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.

Ne soyez donc de notre confrérie ;  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Prince Jésus, qui sur tous a maistrie,  
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :  
À lui n'ayons que faire ni que soudre.  
Hommes, ici n'a point de moquerie ;  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

**Ballade des dames du temps jadis**

**VILLON**

Dites moi où, et n'en quel pays,  
Est Flora la Belle Romaine,  
Achiapiadès, ni Thaïs,  
Qui fut sa cousine germaine,  
Echo parlant quand bruit on mène  
Dessus rivière ou sur étang,  
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?  
Mais où sont les neiges d'antan ?

Où est la sage Héloïse,  
Pour qui fut châtré et puis moine  
Pierre Abélard à Saint Denis ?  
Pour son amour eut cette essoine.  
Semblablement, où est la reine  
Qui commanda que Buridan  
Fut jeté en est sac en Seine ?  
Mais où sont les neiges d'antan ?

La reine Blanche comme lys  
Qui chantait à voix de sirène,  
Berthe au grand pied, Biétris, Alis  
Haremburgis qui tint le Maine,  
Et Jeanne la bonne Lorraine  
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen;  
Où sont-ils, où, Vierge souveraine ?  
Mais où sont les neiges d'antan ?

Prince, n'enquerrez de semaine  
Où elles sont, ni de cet an,  
Qu'à ce refrain ne nous remaine;  
Mais où sont les neiges d'antan ?

(& *OTHERS, SIMILAR.*)